



Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Première Série - 2 Numéro Spécial | 2010
**Littératures nationales: suite ou fin. Résistances,
mutations & lignes de fuite**

“Denationalisation” de la littérature : Un défi pour la littérature française

José Domingues de Almeida



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/4784>

DOI : [10.4000/carnets.4784](https://doi.org/10.4000/carnets.4784)

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 7-12

Référence électronique

José Domingues de Almeida, « “Denationalisation” de la littérature : Un défi pour la littérature française », *Carnets* [En ligne], Première Série - 2 Numéro Spécial | 2010, mis en ligne le 16 juin 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/4784> ; DOI : [10.4000/carnets.4784](https://doi.org/10.4000/carnets.4784)



Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

“DENATIONALISATION” DE LA LITTÉRATURE

Un défi pour la littérature française¹

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

Universidade do Porto – ILC – Margarida Losa

jalmeida@letras.up.pt

Résumé

Dans le cas particulier de la littérature française, la transition post-nationale s'avère plus douloureuse du fait de la spécificité “littéraire” et du pacte culturel de la nation. Nous tâcherons de mettre en lumière les éléments-clés permettant d'encadrer cette évolution et ce défi.

Abstract

In the particular case of French literature, the post-national transition shows more painful because of the “literary specificity” and the cultural pact of the nation. We will try to enlighten the key-elements which characterize this evolution and this challenge.

Mots-clés: littérature, nation, post-national, culture, défi

Keywords: literature, nation, post-national, culture, challenge

¹ Cette communication a été élaborée dans le cadre du projet “Interidentidades” de L’Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l’Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le “Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500).

Depuis le XIX^{ème}, notre conception du fait et des pratiques littéraires est demeurée foncièrement associée à une approche *historiale* et identitaire de la nationalité, et a revêtu une valeur illustrative, voire pédagogique, pour des générations de lecteurs et d'étudiants. Une telle approche prenait part à la consolidation du dispositif identitaire collectif, farouchement soutenu par les pouvoirs publics.

En France, "nation littéraire" s'il en est, pour reprendre la définition qu'en donne Priscilla P. Ferguson: "un complexe d'idéaux et de pratiques, de comportements et de certitudes, de codes et de discours caractérisant l'activité littéraire en France" (1991: 24), cette osmose serait même à l'origine de bien des malentendus identitaires hexagonaux, rendus bien évidents par les débats en cours autour du concept et du vécu national (Finkielkraut, 2007: 7-11 & 32s), ainsi que de la mise à l'écart des francophonies du banquet narratif et linguistique.

À cet égard, Marc Quaghebeur plaide pour que l'on cesse d'appliquer à la réalité belge – mais la critique vaut pour toutes les francophonies confondues –, les catégories et le modèle interprétatifs français, car "elles [les catégories] conviennent fort mal au corpus qu'elles positionnent automatiquement de façon bancale et minorée, quand ce n'est pas absurde. Elles lui interdisent, qui plus est, toute autonomie (...)" (Quaghebeur, 1998: V).

Pierre Halen ne s'est pas privé, d'ailleurs, d'appliquer les contours de ce malaise discursif pour rendre compte des dérogations francophones à la matrice nationale, ou à d'autres calquées sur le modèle hexagonal:

On peut penser que c'est le résultat d'une catégorisation dualiste *a priori*, héritage en France du romantisme national, qui suppose l'identification une nation = une langue. En foi de quoi on oppose de façon simpliste la littérature étrangère à la littérature nationale, les étrangers de même langue étant impensables et passant à la trappe (Halen, 2003: 34).

Ceci expliquerait, pour une large part, les soucis de "dénationalisation" de la langue et de l'écriture littéraire exprimés par bien des écrivains francophones contemporains, plus particulièrement à la faveur de la notion récente de "littérature-monde en français" qui avait fait l'objet d'un manifeste collectif francophone, mais avait également, par la suite, suscité bien des bémols, notamment dans les milieux littéraires francophones eux-mêmes.

Cette coïncidence et correspondance nationale et littéraire est évoquée çà et là comme nostalgie, comme chez Richard Millet, lequel déclare (ou regrette) que ce qui est mort, c'est "la France en tant que nation littéraire et universelle" (*apud* Compagnon, 2008: 151), alors qu'Antoine Compagnon parle d'un "amoindrissement de la culture littéraire" (2007: 31); explicable à partir de l'infléchissement des avant-gardes et du travail formel de la

modernité. Comme le signale Compagnon: “La littérature a voulu répondre par sa neutralisation ou sa banalisation au grief de sa longue connivence avec les États-nations dont elle a aidé l’émergence” (*idem*, 58).

En quelque sorte, le désintérêt porté à la notion de “nation” va de pair avec le discrédit éprouvé par la littérature dans son inflation saisonnière. Comme le souligne Compagnon, les intenses automnes de parution littéraire creusent une “indifférence croissante à la littérature”, symptôme de “fracture sociale” (*idem*, 30s).

Rappelons, à cet égard, ce que dit Jean Rouaud de cette alliance problématique, sans regret cette fois, dans “Mort d’une certaine idée”, texte qui introduit chez lui le concept de “littérature-monde en français”:

À vrai dire, nous étions déjà au courant. La littérature et la nation avaient si intimement lié leur destin, et depuis si longtemps, mettant en scène tout au long des siècles ce curieux ménage du pouvoir et de la poésie, l’un se prévalant d’être le porte-parole de l’autre, les Lumières ouvrant la voie aux armées de la République, qu’il était évident que comme deux encordés ils s’entraîneraient dans leur chute (Le Bris & Rouaud, 2007: 12).

C’est contre cet état des choses, en lente dislocation, qu’Édouard Glissant rappelle les contraintes d’une écriture en français, en dehors des prémisses hexagonales et “nationales”:

Par exemple, pour nous Antillais qui avons subi une forme bien particulière de colonisation dont l’acmé, l’expression ultime et majeure, a été l’assimilation à la culture française, à l’histoire de France [notamment à sa littérature “nationale”] etc., la mémoire historique qui a été rabotée, usée, corrodée par l’acte colonisateur se présente comme un chaos (Le Bris & Rouaud, 2007: 79).

De sorte que Michel Le Bris, reprenant Alain Mabanckou, n’y va pas par quatre chemins pour mettre la littérature “nationale” à la française au pied du mur: “(...) la littérature française apparaît comme une littérature nationale: à elle de savoir si elle veut ou non entrer dans ce vaste ensemble [francophone]” (Le Bris & Rouaud, 2007: 24s).

Face aux questions soulevées dernièrement par le prétendu déclin de la culture française, “déléctation morose” eût dit François Taillandier (2009: 18), Antoine Compagnon soulignait un fait qui finit par s’imposer aux esprits: “Conséquence de la mondialisation, il semble qu’il n’y ait plus aujourd’hui d’effet multiplicateur international. D’ailleurs, les cultures sont-elles encore nationales?” (Compagnon, 2008: 168).

Et la question de nos attaches littéraires à la notion de “nation”, où qu’elle se pose, n’est pas exempte d’apories diverses, et engage même l’importance que les pouvoirs publics accordent, ou pas, aux études littéraires et aux Humanités en général, comme c’est le cas en France, mais aussi chez nous, d’autant plus que, paradoxalement, mondialisation aidant, c’est l’“identitaire” qui nous taraude désormais, avec sa panoplie thématique où la culture “à la française” se sent plutôt mal à l’aise.

Jan Baetens rappelle cette discordance très active dans le champ culturel hexagonal; ce qui signale une “exception française” supplémentaire: “Le concept de ‘culture’ que défendent les ‘études culturelles’ peut se décrire assez facilement à l’aide d’une série d’oppositions, qui s’emboîtent les unes aux autres. À la culture savante traditionnelle, on oppose la culture populaire et les cultures marginales” (Baetens, 2003: 40).

Dans un monde enclin à l’usage unilatéral de la langue anglaise, et, partant, feront remarquer d’aucuns, à la pensée unique anglo-saxonne programmée (Coûteaux, 2006: 145-160), Christian Dufour essaie de tracer les contours d’une spécificité de ce qu’il nomme “civilisation de langue française” (Dufour, 2006: 103) sur fond de “dénationalisation” accentuée de la culture causée, justement, par l’uniformisation anglo-saxonne: “De même, certains penseurs de langue anglaise ne semblent plus attacher beaucoup d’importance au concept classique d’État-nation, qui leur paraît dépassé à l’intérieur de la mondialisation” (*idem*, 148).

Or ce concept apparaît bel et bien intimement lié à l’appartenance identitaire, bien plus que communicationnelle, à une langue, qui plus est à la langue française. Raison pour laquelle Paul-Marie Coûteaux s’inquiète de la désagrégation, sur fond multiculturel, de ce ciment national solide et éprouvé qu’est le français pour les Français: “(...) à moins de mettre en péril la paix sociale, la France ne peut demeurer multiraciale qu’à la condition d’affirmer une unité culturelle dont, bien plus qu’une unité religieuse effritée depuis des siècles, la langue est le meilleur et peut-être l’ultime ciment” (Coûteaux, 2006: 83).

Jean-Claude Barreau, dans son polémique essai *La France va-t-elle disparaître?* avait pourtant trouvé bon de rappeler la résistance de nos attaches au sol, et surtout à la “nation”: “Il y a une limite territoriale à l’affectivité. La nation moderne me semble au maximum de cette capacité territoriale” (Barreau, 1997: 27). Et ce chrétien de gauche de renchérir sur la mission universelle de la nation française: “Le seul problème véritable est de transformer le patriotisme en un sentiment ouvert et non xénophobe (...). Mais on peut lutter contre cette tentation-là, en ouvrant la nation à l’universel” (*idem*, 29).

Mais, pour l’heure, la question qui se pose n’est pas vraiment celle d’un remplacement ou d’un dépassement de la notion “nationale”, mais bien plutôt celle de sa redéfinition et de sa nouvelle acception. Comme le rappelle pertinemment Christian Dufour: “Que ce soit cela ou autre chose, nul doute qu’il faudra trouver de nouveaux concepts pour

exprimer le phénomène national dans ce qu’il a de politique et de positif, dans un contexte de mondialisation où les frontières sont plus poreuses et les sociétés ont davantage de relations” (Dufour, 2006: 130).

Dans son essai consacré à la crise des Humanités dans un pays qui avait tout misé sur leur précellence, François Taillandier (2009: 58-63) pointe les dangers qui guettent désormais en France, et que nous sentons venir chez nous aussi: l’inutilité à laquelle les pouvoirs publics vouent les études littéraires, et qui se traduit par une menace de non-financement de ce domaine de recherche et d’enseignement. En France, où la République se cherche ou s’invente des repères identitaires, la crise de l’institution “littérature nationale” fait craindre que toute restauration soit désormais improbable (*idem*, 61).

Ces questions méritent d’être creusées ici et là. Peut-être y va-t-il de la raison d’être même de nos études littéraires. Dans *La littérature pour quoi faire?*, Compagnon, après s’être fourvoyé dans de possibles utilités de la littérature, finit par les résumer à l’essentiel: “le texte littéraire me parle de moi et des autres” (Compagnon, 2007: 65).

Il est, dès lors une éthique de l’écriture et de la lecture “littéraire” (*idem*, 66) que rien ne peut remplacer et qui nous apporte un surplus de bonheur ou de pensée, en rien incompatible avec la technicité que l’on plaide un peu partout, voire qui l’éclaire même.

Aussi, au-delà de toute attache identitaire, nationale ou mondialisée, par le texte, il est tout d’abord une “identité narrative”, intrinsèque, pour reprendre Paul Ricœur, qui doit nous dire et constituer une éthique (*ibidem*). C’est dans ce contexte nouveau, en marge du “national” que l’écriture et la lecture littéraire ont à se poser, et à assurer leur “utilité” dans la cité, notamment en France, “nation littéraire” par excellence.

Bibliographie

- BAETENS, Jan (2003). "Les 'études culturelles', encore une exception française?". In: L. D'Hulst & J-M. Moura (dir.). *Les études littéraires francophones: état des lieux*. Lille: Université Lille 3, pp. 39-47.
- BARREAU, Jean-Claude (1997). *La France va-t-elle disparaître?*. Paris: Grasset.
- COMPAGNON, Antoine (2007). *La littérature pour quoi faire?*. Paris: Collège de France / Fayard.
- COMPAGNON, Antoine (2008). *Le souci de la grandeur*. Paris: Denoël.
- COUTEAUX, Pierre-Louis (2006). *Être et parler français*. Paris: Perrin.
- DUFOUR, Christian (2006). *Le défi français*. Québec: Septentrion.
- FERGUSON, Priscilla Parkhurst (1991). *La France, nation littéraire*. Bruxelles: Labor.
- FINKIELKRAUT, Alain (2007). *Qu'est-ce que la France?*. Paris: Stock / Panorama.
- HALEN, Pierre (2003). "Le système littéraire francophone: quelques réflexions complémentaires". In: L. D'Hulst & J-M. Moura (dir.). *Les études littéraires francophones: état des lieux*. Lille: Université Lille 3, pp. 25-33.
- LE BRIS, Michel & ROUAUD, Jean (dir.) (2007). *Pour une littérature-monde*. Paris: Gallimard.
- QUAGHEBEUR, Marc (1998). *Balises pour l'histoire des lettres belges*. Bruxelles: Labor.
- TAILLANDIER, François (2009). *La langue française au défi*. Paris: Flammarion.